



HAL
open science

”Brochette de Putes” : une contre-appropriation manquée ?

Jordan Fraser Emery

► To cite this version:

Jordan Fraser Emery. ”Brochette de Putes” : une contre-appropriation manquée ?. Journées d’études des doctorant×e×s du LLSETI - USMB, Laurie Raymond; Marcin Kurdyka, Apr 2024, Chambéry, France. hal-04560575

HAL Id: hal-04560575

<https://hal.science/hal-04560575v1>

Submitted on 26 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Les journées d'études des doctorant·e·s du LLSETI - USMB
« Violence et pouvoir¹ », 17 et 18 avril 2024

**

Jordan Fraser EMERY
jordan.emery@univ-smb.fr

Bio-Bibliographie

Jordan est doctorant non financé en cotutelle avec l'Université Savoie Mont-Blanc en Sciences de l'Information et de la Communication, et avec l'Université de São Paulo en Psychologie Sociale de l'Art. Il enseigne depuis cinq ans au Département Communication Hypermédia de l'USMB - 3 ans en tant que contractuel et depuis deux ans en tant qu'ATER. Sa recherche de doctorat porte sur les potentialités des corporéités queer dans la constitution de contre-espaces politiques. Un travail qu'il mène au Brésil et en France au travers d'ethnographies filmées avec des restitutions visuelles régulières, comme lors du Festival CinéLatino l'année dernière à Toulouse, et également dans des expériences en réalité virtuelle. Il mène un travail annexe de recherche-crédation numérique sur les populations de rue à São Paulo ; une recherche notamment récompensée par le prix de la meilleure communication du Colloque international HyperUrbain 9 en novembre dernier.

**

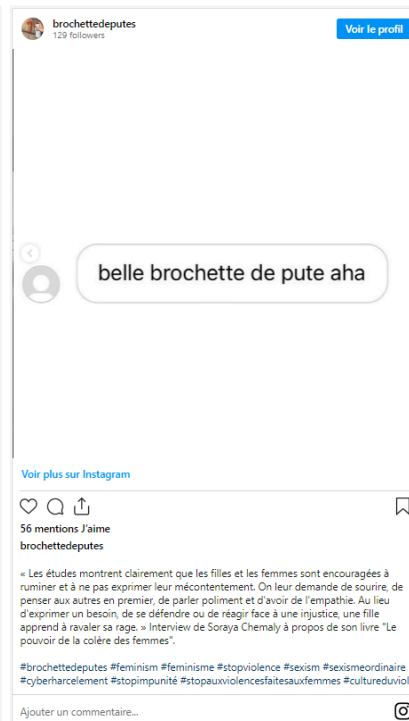
Résumé

Le 14 novembre 2022, le campus Jacob-Bellecombette de l'Université Savoie Mont-Blanc est marqué par des tags injurieux visant les femmes sur plusieurs de ses murs. Cette manifestation de discrimination et de misogynie suscite l'indignation au sein de la communauté universitaire et est rapidement relayée par la presse. Malgré les intentions du collectif militant "Brochette de Putes", cette action ne parvient pas à atteindre son objectif. En tentant de mettre en lumière les messages injurieux reçus en ligne, le collectif reproduit dans l'espace universitaire la violence reçue sur les réseaux sociaux numériques. Cette initiative, bien que voulue comme une réappropriation des mots blessants, n'est ni acceptée collectivement ni perçue et vécue comme un acte de réparation et de résistance. Pour analyser cette action, il est nécessaire d'explorer sa médiatisation et l'expérience qu'elle propose, en considérant ses aspects scripto-visuels, politiques, corporels, numériques et spatiaux. La notion de genre est mobilisée pour comprendre cette tentative de contre-appropriation de discours discriminatoires en ligne.

¹ Organisé par Laurie Raymond et Marcin Kurdyka
<https://www.fabula.org/actualites/117550/violence-et-pouvoir-journees-d-etudes-des-doctorant-es-du-laboratoire-llseti.html>

BROCHETTE DE PUTES : UNE CONTRE-APPROPRIATION MANQUÉE ?

Communication de 15-20 minutes



INTRODUCTION

Le lundi 14 novembre 2022, le campus Jacob-Bellecombette de l'Université Savoie Mont Blanc s'éveille avec des tags injurieux à l'encontre des femmes sur plusieurs de ses murs. La communauté universitaire s'émeut et la presse se fait rapidement le relais de ces dégradations discriminantes, misogynes et sexistes. Elles mettent effectivement le public académique, via son bâti même, face à de courtes assertions rougies, offensantes et dégradantes à l'encontre de sujets qui se re/trouvent reléguées au rang d'objets sexualisés.

Pour discuter de cette action, je vais en proposer une courte étude de cas en m'installant principalement au sein du champ des Sciences de l'Information et de la Communication. Profitant de la pluridisciplinarité de ma discipline je suis allé piocher ce dont j'avais besoin pour cette étude dans les sciences du langage, la philosophie esthétique et les études de genre. Mon intérêt étant de considérer la médiatisation ainsi que l'expérience que fait la communauté universitaire de cette situation ; cette dernière se situant au carrefour de dimensions hétérogènes, notamment scripto-visuelle, politique, corporelle, numérique et spatiale. Je mobilise à ce titre en filigrane la notion de genre et dans ce cas spécifiquement comprise comme « l'ensemble des méthodes (ethno)langagières mobilisées par les acteurs pour produire (ou interroger) la binarité et la différence comme principe d'intelligibilité de la construction catégorielle » (Greco, 2011 : 149).

Car ces tags, il s'agit en fait de messages injurieux reçus individuellement en message privé sur le réseau social Instagram par les membres du collectif Brochette de Putes (image 2). Collectif qui revendique dès le lendemain l'action. Je discute donc cette *situation construite* comme une tentative de réappropriation, et même davantage de contre-appropriation qui à avoir avec ce que nomme Judith Butler une « remise en scène [*restaging*] » (2004 [1997]). Mais je vais chercher à saisir pourquoi cet usage nouveau, dans une situation alternative, d'énoncés blessants réceptionnés en ligne, ne fut, me semble-t-il, ni accepté collectivement ni compris comme un acte de réparation et de résistance par la communauté qui la réceptionne dans sa première modalisation.

Pour précision, vous l'entendrez, j'utilise dans cette présentation, en dehors des citations, le féminin de manière universelle en lieu et place du masculin.

CONTEXTE

La violence des injures

« [S]ale pute », « Belle brochette de putes ahah », « quand je t’aurais bz [baisé] tu ne pourras pas dire que t’étais pas consentante », « laisse ma queue dans ta chatte » ou encore « fais pas la meuf étonnée tu cherches de la bite ». Voici quelques-unes des insultes ayant émaillé le bâti du campus le 14 novembre 2022, et découverte au petit matin. Nous avons affaire à la violence de ce que Béatrice Fracchiolla nomme des *visées énonciatives intentionnelles* (2018 : 176)². Autrement dit, une violence « [...] délibérément voulu[e] et recherché[e] comme tel par le locuteur énonciateur » (*ibid.*). Mais ce locuteur énonciateur se trouve ici être diverses personnes injuriant via Instagram en message privé ou en commentaire des femmes, ici rassemblées en un collectif dont on ne sait pratiquement rien. Et, je vais le considérer le long de l’étude, la reprise énonciative par le collectif conserve la valeur des mots et des expressions reçues lors de la réception par la communauté universitaire. C’est-à-dire qu’il n’y a pas, dans le sens allant des destinatrices aux réceptrices, le passage d’un sens péjoratif à un sens mélioratif - autrement dit les mots ne sont pas « disjoints de leur pouvoir de blesser » (Butler, 2004 [1997] : 41).

Plus précisément peut-être, le collectif Brochette de Putes affiche et recontextualise ce que Marie-Anne Paveau nomme des *technodiscours*, et qui caractérise « la manière dont le discours se fabrique dans les dispositifs techniques » (Paveau, 2019). Il s’agit d’une composition bien particulière puisque la matière du discours en ligne assemble du langagier et du technique, mais dans une fonction conversationnelle qui est ici celle bien spécifique des messages privés et des commentaires (*ibidem*). Et nous sommes là face à ce que l’auteurice appelle un *critère pragmatique* vécu par le collectif : « il existe une blessure langagière par insulte, stigmatisation, attaque, etc. concernant l’identité d’une personne ou d’un groupe » (Paveau, 2019).

Une recontextualisation

« Passons des messages privés aux murs publics » écrit ledit collectif dont la biographie Instagram semble exprimer une colère découlant d’un manque vécu de considérations politiques et sociales : « tous les jours sur les réseaux, nous, femmes et filles recevons des commentaires violents et dégradants. Tout le monde s’en fout !? (Brochette de Putes sur Instagram).

L’action revendiquée par le collectif s’annonce comme une « sorte de réponse » (Butler, 2004 : 40) qui prend les allures d’une « recontextualisation » (*ibid.* : 41) et d’un « retravail » (*ibid.* : 77) de messages haineux réceptionnés en ligne. Ces textes ne se trouvent pas n’importe où, ils se trouvent sur des murs. Il y a

² Cité par (Paveau, 2019).

la volonté de faire saisir les frontières topographiques entre, d'un côté, l'écran du smartphone et, de l'autre, l'espace public. Des pixels de l'écran à la minéralité du mur, le sang symbolique de cette écriture manuscrite à la bombe de peinture rouge souhaite exposer des plaies qui ne se sont ni pansées ("an") individuellement ni pansées ("en") collectivement.

« La force graphique de l'inscription », comme le dit Fraenkel (2007), est ici une volonté de rendre publique l'infamie qui vient toucher des femmes dans l'intimité publique des réseaux sociaux. Car l'injure, écrit Stéphane Gompertz, « [...] affirme la réduction de l'être insulté à une propriété ou à un objet [...] l'être injurié n'existe plus en dehors de ce à quoi on le réduit ; il n'est plus que son infamie » (Gompertz, 1978 : 385). Ces termes dégradants qui surgissent habituellement sur smartphone dans le silence individuel des messages privés des RSN souhaitent ici défier tangiblement les regards et les corps. Par leur affichage à l'échelle 1:1 (à la grandeur réelle) ils cherchent un face-à-face voire à surplomber les individus. Autrement dit, l'exposition publique de ces messages injurieux destinés par leur émetteur à une destinataire en ligne précise cherche à prendre une corporéité collective et indifférenciée. Ces messages vont hanter plusieurs heures et même plusieurs journées l'espace de connaissances et de savoirs.

Pour employer les termes méthodologiques Goffmanien (1974) de l'analyse des cadres de l'interaction sociale que rediscute Nathalie Heinich (2021), le campus en tant que *cadre primaire* (c.-à-d. en tant que signification initiale) se voit en partie transformé par le collectif en un support d'affichage, et devient donc un *cadre modalisé* (c.-à-d. un cadre où les significations se reconfigurent) correspondant à une action militante qui n'est toutefois pas perçue, et surtout peut-être vécue, par la communauté universitaire comme un appel et une réparation féministe.

Sur Twitter, l'antenne chambérienne du syndicat étudiant Le Poing Levé (aujourd'hui Révolution Permanente) dénonce, par exemple, des inscriptions « [...] promouvant la culture du viol [...] instaurant un climat anxiogène de banalisation des violences sur le campus »³, alors que 118 féminicides sont recensés dans le pays depuis le début de l'année 2022, rappelle-t-il. Apprenant, la revendication le lendemain, le syndicat se dira dubitatif sur la méthode employée, qui a généré, d'après eux, beaucoup d'anxiété et de confusion sur le campus. Le 21 novembre, à la suite d'un précédent message adressé le jour même de l'action, le Président de l'Université, s'adressant à ses agentes et étudiantes par mail⁴, écrit prendre acte de la revendication du collectif entendant « [...] dénoncer les violences que de nombreuses femmes subissent sur les réseaux sociaux, et sensibiliser à cette triste réalité » en exprimant néanmoins son refus de « [...] servir de porte-voix à celles et ceux qui veulent l'instrumentaliser ».

Presque comme une réponse anticipée, dans trois publications qui se suivent datées du 20 novembre 2022, le collectif défend son action et son existence. De ce texte noir sur fond blanc nous lisons notamment : « [a]fficher ces commentaires, c'est afficher nos colères mais aussi nos détresses [...] Si ces insultes

³ https://twitter.com/poing_leve_chy/status/1592085129908064262

⁴ Mail du 21/11/2022 envoyé par le Président de l'Université aux étudiant·e·s du campus.

misogynes, violentes et sexistes vous choquent sur un mur, imaginez qu'aujourd'hui, chaque fille, chaque femme, à n'importe quel âge, pour n'importe quelles raisons, les reçoit ». Le choc de quelques tags éphémères sur des murs sont ramenés au choc quotidien que sont les violences vécues en ligne.

Des enquêtes gouvernementales et d'ONG avec pourcentage à l'appui ainsi que des définitions ou citations d'articles ponctuent le profil du collectif. La présence de *hashtags* sous la totalité des publications inscrit le collectif et ses publications dans la sphère militante féministe : #cultureduviol, #cybersexisme, #féminisme, #stopviolence, etc. À la même date du 20 novembre 2022 et avant d'arrêter toute activité le collectif publiera en *story* un appel à témoignages. Des publications et des déclarations reçues de femmes victimes de ce genre de cyberharcèlement feront leur apparition les heures suivantes.

De même, le profil Instagram du collectif voit fleurir quelques publications avec lesquelles est rendu visible par analogie hors-ligne / en ligne le redéploiement des injures reçues. Comme si, suite aux brèves de presse et à l'incompréhension de la communauté universitaire, il leur avait fallu expliciter la situation de contiguïté entre les écrits et leur espace. C'est encore à dire clarifier la re/mise en circulation des messages initiaux dans un contexte alternatif et visibiliser l'authenticité de leur matérialité. Mais ces publications en explicitant publiquement le dispositif de l'action en énonce également la faiblesse. L'action rate, d'après moi, sa volonté de partager à la communauté universitaire sa logique de contre-appropriation, autrement dit sa volonté de réparation et de résistance.

Cette *modalisation* échoue d'après moi pour plusieurs raisons : les *marqueurs* de cette modalisation transformant les murs en support scripto-visuelle rejoue les codes du tag ; une reprise qui s'inscrit dans un contexte chambérien défavorable que je vais aborder ; un contexte qui lui-même in/forme la compréhension de la présidence universitaire puis, de la presse qui vont en retour in/former le contexte de réception de cette action pour la communauté universitaire.

Reprise et échec d'une contre-appropriation

Le contexte de compréhension

Le contexte de réception de l'action par la communauté universitaire est à mettre selon moi en rapport au contexte de sa compréhension par la présidence universitaire et la presse. Ce dernier me semble effectivement être le résultat de ce que Richard Shusterman appelle un « niveau de compréhension pré-interprétatifs » (Shusterman, 2019 : 560). Si l'on considère la distinction utile et fonctionnelle faite par Shusterman entre *comprendre* et *interpréter*, il devient plus aisée de saisir que la proposition militante est, lors de sa première journée, réceptionnée à un niveau de compréhension pré-interprétatif puisqu'en tant que forme populaire, le tag qu'elle emploie, est inscrite dans ce que l'auteur appelle des « habitudes intelligentes irréflechies » (*ibidem*). Je le cite :

typiquement, dans nos expériences ordinaires, nous comprenons le langage et les situations à travers des habitudes intelligentes irréfléchies sans avoir à interpréter ce qu'ils veulent dire ou à décider consciemment ce qui doit être fait. Le mode de pensée interprétatif suggère au contraire une analyse réfléchie ou une délibération consciente au sujet des différentes options possibles (*ibid.*).

Je suppose donc que, pour qui les croisent au petit matin du 14 novembre, comme moi, la compréhension de ces énoncés à la bombe rouge est rapide. L'attention se porte rapidement sur la forme, celle du tag et son caractère incisif, immédiatement corrélée au caractère injurieux du fond. Dans nos habitudes intelligentes irréfléchies, le tag est par ailleurs majoritairement associé à une pratique masculine et au vandalisme. L'individu tout inquiet par ce qu'il reçoit frontalement comme une attaque ne s'attarde donc pas nécessairement davantage pour interpréter. Le lexique ainsi que la syntaxe qui pourraient rapprocher ces messages à du texte rapidement écrit sur un clavier ne font pas indice, tout comme le « @ » qui fait office de signature numérique n'est pas interprété. La réception est ainsi faite en-deçà des niveaux d'interprétations, et les tags sont compris comme une attaque et non comme une dénonciation.

Rapidement donc, l'institution universitaire via ses agences recouvre les tags. Ainsi une majorité de personnes ne prend finalement connaissance *in situ* que de plaques de peintures blanches laissant quelque peu transparaître le tracé des tags. Ce recouvrement rapide et précaire double l'effet qu'un acte odieux a été commis.

C'est par les brèves de presse en ligne, les réseaux sociaux et principalement sur le campus, par les messageries instantanées, de messages en messages que s'échangent agentes et étudiantes, que la communauté universitaire s'informe de l'action davantage qu'elle ne l'expérimente dans sa modalisation première. Les messages sont donc découverts essentiellement non pas sur les murs, mais sur des photos publiées en ligne ou qu'on se partage. On ne se tient finalement et rapidement *in situ* plus que devant des vestiges illisibles.

La réception de l'action lors de la première journée se fait en conséquence, me semble-t-il, principalement par l'intermédiaire d'un contexte que je vais réduire ici à deux niveaux :

(1) Celui que je viens de détailler, avec l'université qui au petit matin a déjà recouvert les tags et envoyé un mail à sa communauté dénonçant une action malveillante.

(2) Celui général d'évènements xénophobes ayant émaillés la ville les jours et semaines précédentes et dont la presse réintroduit d'ailleurs partiellement le climat lorsqu'il commente les dégradations du campus.

En effet, la semaine précédente (7 novembre 2022), des graffitis complotistes et antisémites avaient visé deux écoles primaires de la ville (Actu, 2022). Et le mois précédent, il s'agissait, à la suite de la première édition de la Marche des Fiertés de la ville et de la région, de graffs nazis et homophobes parsemant les murs de la maison des associations de Chambéry et celui d'un lycée (Essor Savoyard, 2022). De même un

local du Parti Communiste Français se voyait couvert de croix gammées la même semaine (France Bleu, 2022). La présence de ces tags sur les murs du campus sont donc appréhendées comme partie prenante d'actions discriminantes qui touchent sporadiquement la ville depuis quelques semaines⁵. L'action du collectif est alors prisonnière du contexte social et spatial chambérien qui vient structurer bon gré malgré sa compréhension et sa réception.

Ces deux niveaux forment selon moi un filtre de compréhension qui oriente la réception qu'en fait la communauté universitaire. Il est notamment produit par la presse ainsi que par l'Université qui répond avec ses moyens à une action effectuée en son sein et qu'elle juge offensante. Offensante par la dégradation qu'elle est en elle-même, et par la valeur des propos peints qui ne sont pas correctement contextualisés par rapport à leurs dispositifs numériques initiaux.

Une situation communicationnelle ambiguë

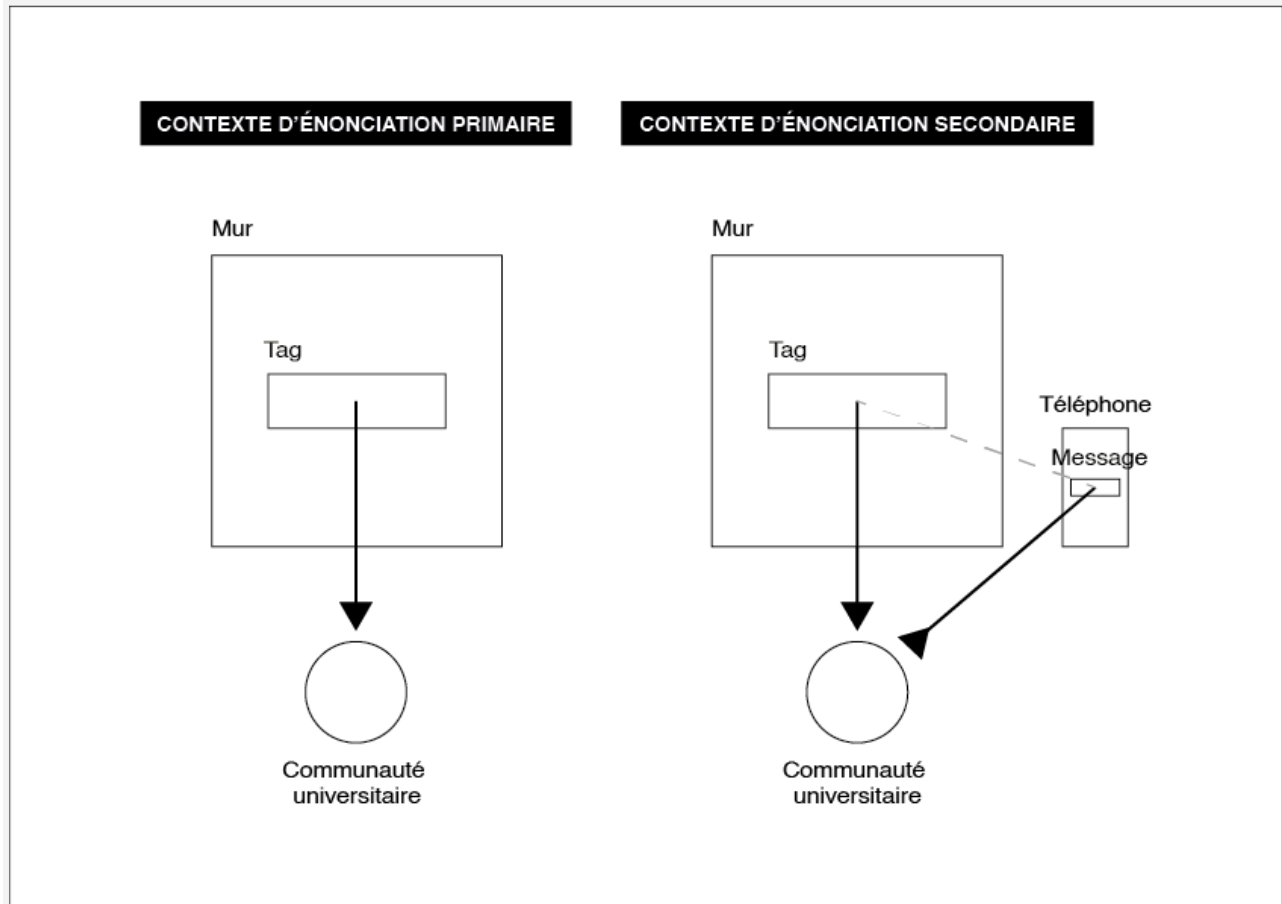
Il me semble en fait, que le trouble dans la réception qui est vécu le 14 novembre, et qui peut faire la force par exemple d'une œuvre d'art comme l'explique Umberto Eco (1965), est ici le défaut d'une action militante en tant que situation communicationnelle ambiguë. Âpre dans son rapport au public, l'action dont la réception n'est pas assez balisée, est reçue comme une attaque envers le public à laquelle elle paraît pourtant vouloir quelque part destiner son soutien : les femmes.

Un trouble qui tient finalement à peu de chose. En effet, la hardiesse de ces graffs couleur sang se termine par une marque autographe composé du symbole arobase (@) suivi d'un trait. La fonction d'assignation que tient ce caractère spécial sur Instagram est reliée sur les murs de la fac à ce qui paraît être la fin d'un trait graphique composant habituellement une signature. En ne tenant ici aucun rôle d'identification, elle se régale d'une ambivalence : anonyme, elle souhaite rejouer le caractère furtif et parfois anonymisé des insultes sur les réseaux tout autant peut-être que se jouer d'une possible projection du public universitaire comme pouvant compter comme auteur d'un de ses messages. Dans son rapport au public cette proposition est néanmoins trop équivoque ou trop « ouverte » pour continuer avec Umberto Eco (*ibidem*). La signature joue mal son rôle et le caractère arobase ne fait pas indice : il n'est pas associé à sa fonction numérique, ce qui aiderait pourtant à la compréhension d'une exposition sur des murs publics de messages injurieux reçus en ligne comme le revendique ledit collectif.

Pour le dire autrement, les tags sur les murs ne sont pas perçus comme le redoublement d'un contexte d'énonciation en ligne. Si cela avait été le cas, ils auraient été perçus comme je le propose dans le schéma comme un contexte d'énonciation secondaire, créant de fait un *écart* qui aurait permis la contextualisation de cette violence taguée. Elle n'aurait ainsi, d'après moi, pas été reçue frontalement, mais

⁵ D'ailleurs, tout récemment encore (25 mars 2024) les murs de l'université ont à nouveau servi de support politique : des affiches à la gloire du Maréchal Pétain et de la milice française placardées alors qu'était célébré cette semaine le 80^e anniversaire des combats sur le plateau des Glières en Haute-Savoie, haut-lieu de la Résistance française en 1944 (FranceInfo, 2024).

plutôt par réfraction, c'est-à-dire contextualisée comme violence dirigée vers un tiers au sein d'un dispositif numérique. Or, cette relation spatiale entre murs publics *hors-ligne* et murs privés *en ligne* ne s'effectue pas - et ne peut s'effectuer convenablement.



L'inadéquation, au niveau pragmatique, de l'action du collectif construit, malgré sa volonté, la communauté universitaire comme réceptrice directe des attaques peinturées. Les injures taguées ont de fait un effet sur la position intersubjective de chacune des parties : ces tags placent frontalement la communauté universitaire dans l'identité d'une communauté agressée devant répondre à la confrontation ; lorsque l'objectif communiqué par le collectif le lendemain était tout autre. Il était celui de faire saisir la détresse de situations individuelles vécues collectivement par les femmes dans les méandres des réseaux sociaux numériques. Si l'action dans sa première modalisation avait été réussie, l'exposition de ces injures en ligne sur les murs publics aurait, quand bien même son recouvrement inévitable par l'université, davantage placé la communauté universitaire dans l'identité d'une alliée et non d'une agressée.

La pratique des collages par lesdites « colleuses » ou « colleuses⁶ » m'apparaît, elle, par exemple réussir là où Brochette de Putes échoue. En effet, on trouve avec ces collages un exemple accompli d'une relation entre le mur *en ligne* et le mur *hors-ligne*. Les messages percutant composés par ces feuilles A4 sur lesquelles se tiennent sur chacune une lettre en capitale romaine à l'acrylique noir fait preuve d'une inventivité formelle qui se rattache au contexte contemporain ; ce qui fait même dire à Christine Bard qu'il s'agit d'« une grande rupture dans l'histoire visuelle du féminisme » (Magnaval, 2021). Les lettres ainsi placardées en capitale convoquent les lettres d'un clavier d'ordinateur ou d'un smartphone, et renvoient avec succès à la double configuration actuelle des murs : celui de l'espace public et celui de l'espace numérique, qui sont tous deux des murs bifaces, public et privé. Les deux étant désormais publiquement indissociablement politiques. Ainsi, ce genre d'action urbaine a-t-il réussi peu à peu à s'inscrire dans nos *habitudes intelligentes irréfléchies* comme militante dans la dynamique d'une quête collective de réparation féministe.

CONCLUSION

J'en viens à ma conclusion. À l'aune des critères de Marie-Anne Paveau (2019), il me semble que Brochette de Putes, en tant que sujet collectif blessé, redéploie par une recontextualisation simple dans une situation alternative les énoncés blessants. Cet usage nouveau n'est néanmoins ni accepté collectivement ni ne produit une réparation et une résistance pour la communauté universitaire. Cette situation nous rappelle même que la construction d'une action militante n'est pas nécessairement synonyme d'une réception politique adéquate et peut même manquer son objectif si le contexte spatio-temporel au sein duquel elle s'inscrit n'est pas (suffisamment) appréhendé et ses modalités esthétiques et langagières pas assez balisées. À la relecture de mon argumentation et du titre de ma présentation, il me semble maintenant davantage pertinent de parler d'une « recontextualisation » manquée - qui concerne davantage, vous l'avez compris, la réception par le public, que d'une « contre-appropriation » qui concerne davantage, me semble-t-il, la démarche et le vécu dudit collectif.

Je vous remercie.

⁶ « Les colleuses, le féminisme à l'affiche », *Zoom Zen Zen* (France Inter ; 6 février 2023).

BIBLIOGRAPHIE

- Butler, J. (2004). *Le pouvoir des mots : Politique du performatif* (C. Nordmann & J. Vidal, Trad.). Editions Amsterdam.
- Butler, J. (2007). *Le récit de soi* (B. Ambroise & V. Aucouturier, Trad.). Presses universitaires de France.
- Eco, U. (1965). *L'œuvre ouverte*. Editions du Seuil.
- Fracchiolla, B. (2018). L'injure et l'insulte vues comme genres brefs, et leur mise en discours. In F. Dhorne (Éd.), *Le genre bref: Son discours, sa grammaire, son énonciation* (p. 173-188). Département de Lettres Françaises, Université Aoyama Gakuin.
- Fraenkel, B. (2007). Actes d'écriture : Quand écrire c'est faire. *Langage et société*, 121-122(3-4), 101-112. <https://doi.org/10.3917/ls.121.0101>
- France Info. (2024, mars 25). *L'Université Savoie Mont-Blanc porte plainte après la découverte d'affiches à la gloire du Maréchal Pétain sur le campus*. Franceinfo. https://www.francetvinfo.fr/france/auvergne-rhone-alpes/savoie/l-universite-savoie-mont-blanc-porte-plainte-apres-la-decouverte-d-affiches-a-la-gloire-du-marechal-petain-sur-le-campus_6447133.html
- Goffman, E. (1991). *Les cadres de l'expérience* (I. Joseph, M. Darteville, & P. Joseph, Trad.). les Ed. de Minuit.
- Gompertz, S. (1978). L'injure, le code, l'exclusion. In *Exclus et systèmes d'exclusion dans la littérature et la civilisation médiévales* (p. 385-400). Presses universitaires de Provence. <https://doi.org/10.4000/books.pup.3229>
- Greco, L. (2011). L'homoparentalité entre parenté, genre et langage : Différenciation et binarité dans les procédés d'appellation et de catégorisation du lien parental. *Langage, Genre et Sexualité*, 145-172.
- Heinich, N. (2020). *La cadre-analyse d'Erving Goffman : Une aventure structuraliste*. CNRS éditions.
- Magnaval, A. (Réalisateur). (2021, décembre 6). D'Olympe de Gouges aux colleuses, la révolution de l'affichage féministe. In *France Culture*. <https://www.radiofrance.fr/franceculture/d-olymp-de-gouges-aux-colleuses-la-revolution-de-l-affichage-feministe-1482407>
- Paveau, M.-A. (2019). La resignification. Pratiques technodiscursives de répétition subversive sur le web relationnel. *Langage et société*, 167(2), 111-141. <https://doi.org/10.3917/ls.167.0111>
- Shusterman, R. (2019). L'esthétique chez Richard Rorty (S. Madelrieux, Trad.). *Archives de Philosophie*, 82, 557. <https://doi.org/10.3917/aphi.823.0557>